

GÉRARD GRANEL,

L'HOMME À QUI L'ON DOIT LA

"DÉCONSTRUCTION"

Il a traduit Heidegger et Gramsci. Derrida lui a emprunté le terme "déconstruction". L'écrivain Sophie SCHULZE retrace l'itinéraire d'un philosophe aussi discret qu'influent.

Si Gérard Granel (1930-2000) est connu des initiés à la philosophie contemporaine, il n'a pas bénéficié de la même reconnaissance médiatique que Jacques Derrida ou Jean-Luc Nancy. Ce qui a de quoi surprendre au regard de la portée et de l'étendue de son travail de pensée, sans parler de ses engagements dans les débats philosophiques de son époque ou de son aura auprès de ses étudiants. Le très beau livre collectif *L'archi-politique de Gérard Granel*, issu d'un colloque qui lui a rendu hommage à Cerisy-la-Salle en juillet 2012, en explicite les raisons.

Granel est un philosophe bien né : en hypokhâgne, au lycée Louis-le-Grand, il suit l'enseignement de Michel Alexandre sur Kant et en khâgne celui de Jean Hyppolite sur Hegel. A l'École Normale Supérieure, en 1949, Jean Beaufret le forme à Leibniz. Merleau-Ponty, enfin, devient son maître et l'initie à Husserl. Après l'agrégation de philosophie, ses recherches philosophiques vont prendre quatre formes, qu'il ne lâchera jamais par la suite: l'écriture, la traduction, l'enseignement et l'édition.

La traduction, pour commencer. En 1955, après avoir travaillé assidûment sur Husserl, il se lance dans le corpus heideggérien. Sa traduction de *Contribution à la question de l'être* de Heidegger (reprise dans *Question I*, paru en 1968 chez Gallimard), le conduit à forger

le vocable de “déconstruction (*Abbau*)”, immédiatement repris par Jacques Derrida, avec la fortune que l'on sait. Gérard Granel soutient alors le jeune Derrida. Il s'en distanciera plus tard. Granel est un philosophe qui a peu écrit, mais excellemment, et sans se soucier d'être reconnu auprès du grand public.

En 1959, la traduction de *Qu'appelle-t-on penser ?* avec Aloys Becker l'amène à sa première rencontre personnelle avec Martin Heidegger, qui l'invite dans sa *Hütte* de la Forêt Noire pour dénouer les difficultés posées par le texte. Les deux hommes se rencontrent à nouveau en 1968, lors de deux séminaires au Thor, auxquels participent Jean Beaufret, François Fédier, François Vezin, Giorgio Agamben... La liste des invités était limitée et choisie par Martin Heidegger et Jean Beaufret, mais Granel ne fera jamais partie des “beaufrétistes” et se montrera critique à l'égard de leur façon de maltraiter la langue française pour rendre les concepts heideggériens.

Car, pour Granel, traduire est l'une des pratiques philosophiques les plus élevées, si ce n'est la plus grande. La traduction n'est pas selon lui une affaire théorique où le sens et l'interprétation de la “pensée de l'auteur” l'emportent sur les mots. C'est une “invention poétique” au sens premier (*poiësis*), un philosopher concret qui engage l'écriture du traducteur à travers sa compréhension. C'est une prise de risque, aussi – il n'a jamais réalisé que des traductions d'inédits. C'est, enfin, l'expression matérielle, réalisée, de sa fidélité aux philosophes, par la transmission de leurs écrits. Une tradition pratique. Ou une pratique (*praxis*) de la tradition. Ainsi, les traductions de Gérard Granel sont une partie de son œuvre propre. Son centre vital, même.

Après la traduction, vient l'écriture, à laquelle il n'accède qu'au tournant de la quarantaine. Son premier texte important (*L'équivoque ontologique de la pensée kantienne* (Gallimard, 1970) est le résultat de sa lecture de *Kant et le problème de la métaphysique*, un “classique” d'Heidegger. Il enchaîne avec une explication tout aussi serrée avec son maître, Husserl, *Le sens du temps et de la perception chez E. Husserl* (Gallimard, 1968).

Mais c'est surtout *Traditionis Traditio*, un recueil d'articles publié en 1972, qui va faire date. C'est l'œuvre du tournant, celle où il rompt avec le catholicisme au nom de « La lutte dans l'Église », où il utilise la phénoménologie husserlienne pour dégager les failles de *Sein und Zeit* et où il rencontre Marx (« *Incipit Marx* »), appelé à devenir la clef de sa critique de Heidegger (critique non au sens de juger “pour” ou “contre”, mais comme faculté de penser “avec” en envisageant un “après”).

De 1972 à 1980, Granel revient à la traduction en s'attaquant à deux grandes œuvres : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, qui couronne plus de vingt années d'étude de Husserl, et les *Cahiers de prison* de Gramsci, où il poursuit Marx qui l'occupera jusqu'à sa mort, vingt ans plus tard. C'est sur cette période – le second Granel – que porte le collectif *L'archi-politique de Gérard Granel*, publié en début d'année aux Éditions T.E.R.

La découverte de Marx par Granel va se traduire non seulement en mots, mais aussi en actes. En 1980, Granel fonde une maison d'édition, les fameuses Éditions T.E.R. La ligne éditoriale est autant philosophique que politique, comme l'illustre ces mots de Granel:

« *Sillonnée par les trains d'affaires – fenêtres bloquées, attachés-cases et complet-cravate – l'Europe, jadis aimée d'un Dieu, n'est plus désormais, comme chacun sait, qu'un "Espace" fait de plusieurs autres empilés ou entrecroisés: l'espace économique, l'espace technologique, l'espace judiciaire (c'est-à-dire policier), l'espace idéologico-moral. Au total, l'espace de la répression de la possibilité même d'exister. Trans-Europ-Repress, dans son jargon désorthographié, dit la chose comme elle est. Bienvenus dans ces nouvelles éditions tous textes et toutes images qui auront assez de force pour dévoiler et combattre la gestion de l'impossible qui accable notre présent – et plus encore pour parturier cet avenir d'après-la-fin dont le goût marin se répand déjà dans nos imaginations. »*

Trente-cinq ans plus tard, le moins que l'on puisse dire est que les Éditions T.E.R. se sont montrées à la hauteur de la tâche. Tous les inédits, traduits ou préfacés par Granel, sont publiés en version bilingue (allemand, anglais, italien et latin). Chaque pièce du catalogue compte. Les cours et notes du second Wittgenstein, dont la publication est née de sa rencontre avec la philosophe Élisabeth Rigal, en est certainement le joyau. Suivront les *Discours politiques* de Hume, *De la très ancienne philosophie des peuples italiens* de Vico, la *Somme de logique* de Guillaume d'Ockham, ou *Des hégémonies brisées* de Reiner Schürmann.

C'est en 1988 qu'éclate l'affaire Farias. Tout commence en 1982, lorsque Gérard Granel traduit le *Discours du rectorat* de Martin Heidegger, qui fait connaître pour la première fois au public français la pièce maîtresse de l'accusation dans le procès en nazisme de Heidegger. Quatre ans plus tard, Victor Farias brandit le document comme preuve de l'accusation d'un nazisme actif de Heidegger. La faille (ou le Faye...) de Granel est de lui avoir répondu.

Le texte est célèbre. Il s'intitule: « *Pourquoi avons-nous publié cela ?* ». Victor Farias rétorque en s'en prenant à Granel, transformé en « avocat de la terreur », pour reprendre le titre du documentaire que Barbet Schroeder a consacré à Jacques Vergès. Puis, las, Farias quitte le front heideggérien. Pour se rendre au Chili où, après Heidegger, il lance une campagne contre Salvador Allende. Farias, contrairement à Granel, est un politique avant d'être un philosophe.

Les Éditions Galilée prendront de leur côté la défense de Gérard Granel, en publiant ses *Écrits logiques et politiques* et ses *Études*, les deux matrices de l'archi-politique, où Granel cerne, déborde et dépasse, « dé-construit » Heidegger grâce à Marx et la logique de Wittgenstein. C'est là qu'il s'explique avec le libéralisme, la langue, l'Europe, l'art, le complexe allemand d'après-guerre (Reiner Schürmann) ou Lacan. Il y rédige la bannière de son école, son chef d'œuvre pour ses disciples, *Les Années 30 sont devant nous* – école qui pourrait s'intituler É.P.O., pour : « École française de Philosophie traductive heideggerO-marxiste », si les philosophes avaient plus d'humour.

La dernière traduction de Gérard Granel publiée de son vivant, *La philosophie de Marx* de Giovanni Gentile, est emblématique du trajet qui le conduisit à naître à droite et à mourir à gauche. Giovanni Gentile, le philosophe italien le plus puissant de sa génération, est mille fois plus compromis qu'Heidegger.

Gentile a non seulement suivi et soutenu Mussolini pendant vingt-trois ans, de 1922 à la République de Salò, mais il a rédigé avec lui la *Doctrine du fascisme*, parue en Italie en 1932. C'est le philosophe le plus reconnu sous le régime fasciste. Quand Gramsci est en prison, Gentile est au pouvoir. Autant dire que pour Granel, admirateur et traducteur de Gramsci, c'est l'homme à abattre. Granel a le choix des armes. Aucun texte de Gentile n'est encore traduit en France. Granel choisit *La philosophie de Marx*. Le texte où Gentile traduit pour la première fois les *Thèses sur Feuerbach* de Marx en italien. Le texte, aussi, où Gentile élabore les fondements ontologiques de sa philosophie à venir, l'actualisme.

Pourquoi avoir publié cela ? Quelle est la philosophie politique, ou plutôt l'archi-politique de Gérard Granel ? Écoutons ces mots qu'il prononça lors d'une conférence à Lima, au Pérou, en 1989:

« *Mais à quoi bon traverser la moitié de la planète, si c'est seulement pour entretenir des équivoques d'une pensée qui s'est éteinte il y a un demi-siècle, sans que nous puissions en tirer aucune lumière sur la situation actuelle? (...) Là où la réalité politique se fait, et plus*

particulièrement là où elle fait sentir sa cruauté, là où elle est à la fois la plus opaque et la plus urgente, là il faut que la philosophie politique se comprenne elle-même comme une obligation politique, ou qu'elle se taise. »

Sophie SCHULZE

Sophie SCHULZE a notamment publié : *Moscou-PSG* (comédie), *Nom de pays*, *Karl*, et *A + 2* aux Éditions Leo Scheer.

L'ARCHI-POLITIQUE DE GÉRARD GRANEL

(collectif), *T.E.R.*, 2013, 406 p., 32 €

GÉRARD GRANEL OU LA RIGUEUR DU DÉNUEMENT

(collectif), *T.E.R.*, 2012, 114 p., 14 €

Paru in Biblio-Obs

URL de référence : <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20140505.OBS6148/gerard-granel-l-homme-a-qui-l-on-doit-la-deconstruction.html>